



JEAN OURY

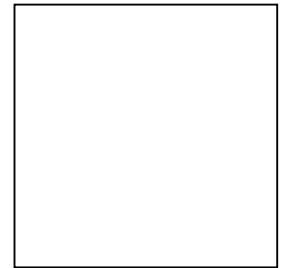
## Processus de création et psychiatrie

**V**OICI QUELQUES EXTRAITS d'une discussion publique, à Tours, le 14 février 1987, lors de la semaine du cinéma...

Ces quelques réponses, dans un débat public, ne sont que de brèves remarques. Il faudrait, bien sûr, les développer. Mais est-ce bien le lieu, le moment de le faire ?

Reprendre quelques points, ouvrir un peu plus quelques fenêtres sur un site toujours à questionner, toujours à débayer, à débarrasser des scories d'idéologies lourdes, faussement naïves, lourdes d'habitudes ancestrales entretenues. « L'émergence » ne devrait être que la manifestation du paraître d'un retrait : l'« élan retenu », dont parle Francis Ponge à propos des herbes de sa « Fabrique du pré ». Aller là où se passe quelque chose qui ne soit pas morne répétition, dans le pur « rassemblement » du rythme. Matériau le plus « matériel » qui soit, ce avec quoi on doit compter pour ne pas glisser vers des constructions intellectualistes, grumeaux d'aliénation sordide qui pavent le discours moderne.

Il s'agit ici d'un « commerce », dans tous les sens du terme : *Umgang*, comme le dit Viktor Von Weizsacker, où un va-et-vient maintient le rythme de « l'homme qui marche » de Giacometti, évoqué quelque peu dans ces réponses. Garder les pieds au sol afin de s'accorder avec ce qu'on nomme le « pathique » ; « lieu par excellence », comme nous le disait une jeune schizophrène encore toute surprise de son



**Juin 1987.**

bouleversement existentiel. Tout est encore à dire, même dans un silence entendu. Peut-on encore créer le sentier du sens ? Il s'agit en effet de création, de rythme, de mise en forme, « d'enforme », comme le disait Lacan.

### **Réponse à Eva Thomas :**

Il semble bien que vous avez « trouvé », que ce soit par l'intermédiaire d'un groupe, d'un livre ou d'une idée tout à fait personnelle. Vous étiez désemparée, perdue dans quelque chose qui ne vous appartenait pas, dans une aliénation massive.

Être au pied du mur ; il n'y avait pas d'issue. On peut rester assis toute la vie au pied du mur, comme une statue. Mais vous avez cheminé lentement, avec patience, pour arriver à un certain lieu, qui n'est pas dans le monde tel qu'on le voit, tel qu'on le vit habituellement, un lieu où vous retrouvez un rythme intime, façon de renouer avec quelque chose que vous n'aviez peut-être jamais perdu, mais qui n'avait peut-être jamais eu lieu. C'est ça la difficulté. Et ce qui est en question, là, c'est ce qu'on appelle « création ». Je me méfie beaucoup de ce terme tellement galvaudé, marchandé ! Il s'agit bien plus d'une construction interne, de cette espèce de fabrique personnelle de ce qui n'est même pas une « œuvre », mais qu'importe. Ce qui compte c'est la fabrique, c'est l'émergence que vous remettez en route et qui vous appartient en propre.

Pensez à Giacometti, à sa rigoureuse et grave appréhension des choses, à cet effort extraordinaire : les portraits... Il recommençait, barrait, recommençait... jusqu'à l'émergence d'un visage.

Et l'« homme qui marche », avec ses grands pieds ; il marche dans ce lieu du rythme, le rythme de Giacometti. Ce travail n'est pas le « voyage » au sens de Laing, la « métanoïa ». Il s'agit de retrouver un espace d'émergence de son propre rythme qui fait que, par hasard, ça peut faire création, ça peut faire œuvre. Mais pas toujours.

Ce qui compte c'est ce qui vous a servi à vous reconstruire, à vous resituer, à vous reconnaître...

## Réponse à Polack sur l'Espace :

L'espace, c'est une notion qu'on a déjà trop travaillée. L'approche des psychotiques dissociés, etc., comme le dit très bien Gisela Pankow, se fait par l'espace et non par le temps. Il n'y a pas d'« historialité » tant que l'on n'est pas situé quelque part. Dire : « qu'est-ce que tu faisais quand tu étais petite, etc. », c'est une grossière erreur si l'on n'a pas déjà « situé ». Ça peut être dangereux de faire « raconter ». La dissociation, c'est l'espace dissocié. Mais le rythme ce n'est ni l'espace, ni le temps. Henri Maldiney en parle parfaitement. Il dit souvent que le rythme, c'est « l'auto-mouvement de l'espace ». Quelque chose de l'ordre du mouvement, qui n'est pas forcément « dynamis ».

L'« homme qui marche » de Giacometti, il est immobile ; mais on sent qu'il y a du mouvement. Ça peut sembler paradoxal. Mais dans un tableau on peut y découvrir du rythme. De même pour la musique. Cependant certaines musiques font beaucoup de bruit : il y a du mouvement, mais pas de rythme.

Il faut donc bien s'entendre sur le mot rythme, à distinguer de la cadence. La cadence, c'est quelque chose d'institutionnalisé. On est dans la cadence de l'État quand on va à son bureau ou à l'usine, quand on fait n'importe quoi, qu'on regarde sa montre...

Le rythme, c'est quelque chose de bien plus lointain, bien plus profond. La cadence est dans la catégorie du général, tandis que le rythme, c'est la singularité même. On peut reconnaître quelqu'un à son rythme.

S'il n'y a pas de rythme, il n'y a ni espace, ni temps. Maldiney cite une phrase de Von Bulow : « Au commencement était le rythme »...

Le rythme, dans la peinture, c'est le rapport dialectique entre le motif et le fond. Par exemple, dans « la vue de Delft », de Vermeer, le fond est « travaillé » ; le motif n'est pas plaqué sur un fond neutre. Cette dialectique donne à la peinture sa qualité esthétique. Si ça vous touche, si vous vous y retrouvez, c'est que l'on a atteint quelque chose de l'ordre du rythme le plus intime, le plus personnel. Mais le chemin est

long entre cette impression et une œuvre... Le rythme, c'est le fait qu'on puisse parler, même si on ne dit rien, le fait qu'il y a du « dire », qu'il y a du logos.

« Historial », c'est un terme philosophique (Heidegger). L'histoire de quelqu'un, pas simplement événementielle.

En 1950, je m'occupais, déjà, de schizophrènes. J'étais peut-être un peu naïf. Il y avait une jeune fille schizophrène, très délirante, « paranoïde ». Ça marchait bien, il y avait un contact ; elle me parlait. Il y avait certainement du « transfert ». Ça marchait tellement bien qu'un jour, elle me dit : « je vais vous apporter une photo ; c'est un groupe scolaire, quand j'avais quatre ans. Vous verrez vous êtes à côté de moi sur la photo. »

J'étais complètement coincé. Si je lui avais dit : « C'est pas moi », de quoi aurais-je eu l'air ? Et si je lui avais dit : « Ah, mais oui, c'est vrai », ça aurait été pire, j'aurais déliré avec elle.

Je m'étais laissé prendre en croyant à « l'histoire », en lui faisant raconter sa vie sans avoir pris la précaution de la situer quelque part. Car dans les formes de schizophrénie grave, il y a du « nulle part ». On croit que le schizophrène est là, mais il n'y est pas. Avec quelqu'un qui n'est pas psychotique on peut, à certains moments, lui dire : « Où es-tu donc » — « Mais enfin, je t'écoute. » — « Mais non tu ne m'écoutes pas, tu es ailleurs, tu dors ! »

De fait il est quand même là. Tandis qu'avec un schizophrène, on n'a pas cette impression. Il n'est pas « là ». Notre travail est d'abord de le situer quelque part ; qu'il soit, là, présent. C'est la chose la plus difficile.

S'il n'est pas présent et qu'on lui fait des discours sur sa propre histoire, ça va le faire délirer encore plus.

Le rythme, Eva Thomas l'a trouvé au pied du mur, dans un sans-issue. Avec de la peinture, de la gouache, quelque chose de très consistant, qui a une odeur, une couleur, qui touche à quelque chose de presque originel : le « pathique ». Pathique a la même racine que patience. Elle a eu la patience pathique : retrouver parmi les matériaux les plus sensibles, ceux qu'il fallait suivre pour accéder à l'émergence... L'émergence d'elle-même, ça ne veut pas dire qu'elle s'est recréée, qu'une autre femme est venue, là, devant elle ; l'émergence de l'uni-

citée elle-même. Il n'y a rien de pire que de ne pas savoir qui on est ; si on se mélange avec les autres, ça ne va plus. Elle se retrouvait dans une espèce de trace et de délimitation...

### **Réponse à un intervenant sur la cadence et le rythme :**

La différence que je souligne entre rythme et cadence se réfère à une élaboration d'un philosophe allemand, Ludwig Klages. Il a eu beaucoup d'influence sur Prinzhorn, psychiatre assez marginal, qui a recueilli et analysé des œuvres esthétiques des hôpitaux psychiatriques.

Celui-ci a écrit en 1922 *Bildnerie der Geisteskranken* (traduit en français en 1984 sous le titre *Expressions de la folie*). Le musée, réorganisé par Prinzhorn, se trouve à Heidelberg. Klages a distingué rythme et cadence.

La cadence est imposée par la Société ; c'est le métronome, le temps compté, institué. La cadence d'un rendement, d'une marche forcée, d'un emploi du temps strict. Le rythme, pour Klages, est une manifestation vitale (affirmation quelque peu dangereuse !).

L'écriture se traite comme une œuvre d'art. Klages analysait le tracé de la lettre : la forme, l'appuyé, la qualité intensive, un peu comme on appréhende l'esthétique de certains caractères chinois ou japonais...

### **Réponse à Jean-Claude Polack sur les conditions d'émergence du rythme :**

Même collectivement il y a un minimum de principes nécessaires pour que ça puisse se faire.

Je reprends souvent le terme de jachère ; c'est une expression de Masud Kahn, dans la ligne de Winnicott.

Une chose est souvent confondue avec rythme et cadence : c'est la mesure. Pour qu'une œuvre puisse être esthétique, il faut qu'il y ait une juste mesure ; pas la cadence, mais un rythme mesuré.

Lors d'une séance d'analyse, le sujet doit pouvoir atteindre l'état de jachère. La jachère, où la terre se repose pour qu'un travail se fasse. Mais la friche fait disparaître la jachère. La

friche c'est ce qui est produit, institué par les structures éatiques : friche ordonnée, cadencée... Il faut laisser la place au hasard : programmer le hasard... En 1947, à l'hôpital de Saint Alban, j'ai rencontré un type extraordinaire : un paraphrène, délirant mais parfaitement cohérent. Il avait vécu dans une ferme, en montagne. Un jour, son frère, en rentrant du travail, s'est présenté à la porte de la cour. Mais à la place de son frère, il a « vu » ce qu'il a appelé un « Cé ». Un « Cé », c'était une sorte de serpent qui volait et venait lui prendre son énergie. Le « Cé » s'est donc présenté à la porte ; il a tiré dessus : le « Cé » est tombé. Il avait tué son frère.

Je lui ai dit, bien plus tard : « Dessinez-moi un Cé. » Il était très réticent. Mais il a dessiné le « Cé ». Puis il m'a dessiné ce qu'il voulait ; il mettait des couleurs pastel. J'ai eu une quinzaine de ces dessins. On s'entendait bien. Mais j'ai été obligé de partir 15 jours. Lorsque je suis revenu, il a refusé de continuer, me disant que c'était bien trop dangereux...

Il avait quelques prérogatives ; il était responsable de la porte, c'était lui qui gardait les clefs. Quand on sonnait, il fallait qu'il tourne trois fois sur lui-même, comme une danse magique, à la porte, pour écarter les « Cé »...

Les dessins qu'il a faits, c'est une création d'ordre esthétique. Je les ai donnés à Dubuffet ; ils sont maintenant à Lausanne, au Musée de l'Art Brut.

### **Quelques remarques encore :**

Espace de manifestation, d'émergence, naître d'un dire : ce lieu méconnu par le grand nombre, techniciens ou non, est celui où convergent les sentiers de la création esthétique et les rythmes balbutiés des psychotiques. Monde de la nécessité, traversé par les lames meurtrières de l'objectivité. Il s'agit de la mise en acte d'une sorte de logique poétique. Peut-on, dans une collectivité, préserver cette jachère ? Y a-t-il processus collectif pour que puissent vivre des espaces de cet ordre ? La preuve est faite que c'est possible ; mais cela exige une guérilla permanente, une stratégie, une rigueur, très loin des constructions idéologiques approximatives. Nous ne prétendons pas soutenir un discours de la vérité : exercice ridicule et dangereux. Nous devons rester au niveau des manifesta-

tions concrètes de l'existence de chacun : là où peut se passer quelque chose, dans une dimension d'insolite, de surprise retenue, de connivences réprimées. Ça peut se réaliser à plusieurs : à condition de ne pas s'empêtrer dans des systèmes de défense moïque, de ratiocinations idéalistes, de réactions de prestance ou de séduction. Nous connaissons trop les menaces sournoises de nouvelles ségrégations, de dogmatismes d'apparence libératrice qui entraînent à bas bruit une nouvelle forme d'extermination. Certaines schizophrénies, des structures psychotiques diverses, exigent des zones d'accueil hautement qualifiées, qui doivent aborder ces problèmes d'une façon multidimensionnelle, intégrant aussi bien l'analyse que les aspects biologiques des phénomènes en question. Je dis cela, une fois de plus, pour souligner l'extrême danger de certaines sociogenèses simplistes, mais aussi des élaborations de certaines « sectes » psychanalytiques ou dérivées, des biologismes primaires, des enthousiasmes naïfs. On ne peut se défaire de ces « maladies » qu'en étant là où se passe le phénomène psychiatrique, non pas dans un objectivisme simplificateur, mais dans l'épaisseur du tissu intersubjectif, dans les plages d'ennui, dans les zones d'oubli. La théorisation ne peut être qu'une transcription de ce qui se passe là. Ça ne peut se faire que si l'on y est. On sait bien qu'une approche d'Autrui, qui soit la moins nocive possible, exige qu'on se trouve dans le même paysage que lui. Comment déjouer sa propre nocivité ? Comment partager le dire sans disparaître ? Mise en acte de la patience ; exercice d'humour qui vient décoller sens et signification ; approche poétique concrète de certaines formes d'agencement de l'ambiance. Il faudrait conjuguer « pathoplastie » et « semblant ». La mise en forme artistique, la *Gestaltung*, est nécessaire mais pas suffisante. Elle reste cependant urgente dans ces temps de récupération et de mise en transparence. Souvenons-nous, que même à ce niveau d'organisation des lignes d'existence, l'ombre et la lumière ne peuvent exister que par certaines formes d'opacité : l'irréductible qu'il faut respecter.

